

Peter Fonda L'éternel rebelle

Yves Laberge

Numéro 321, janvier 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93528ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

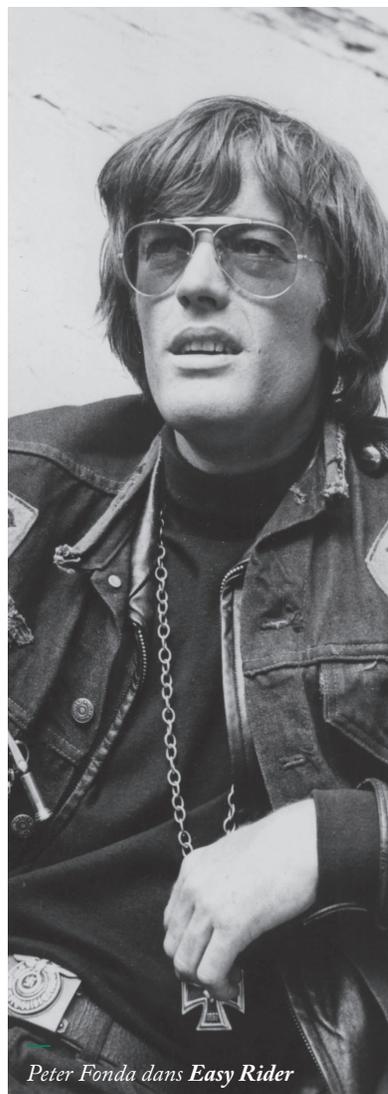
Citer cet article

Laberge, Y. (2020). Peter Fonda : l'éternel rebelle. *Séquences : la revue de cinéma*, (321), 52–52.

PETER FONDA

L'ÉTERNEL REBELLE

YVES LABERGE



Peter Fonda dans *Easy Rider*

Comment devenir un acteur remarqué quand on est le fils d'Henry Fonda ? Comment envisager de jouer au grand écran quand son père a incarné magistralement un homme révolté dans *Les raisins de la colère*, de John Ford, mais surtout le « bon gars » dans de nombreux films, comme dans *Le faux coupable*, d'Alfred Hitchcock ? Pourtant, à seulement 29 ans, Peter Fonda (1940-2019) a presque réussi à faire oublier le nom de son prestigieux père à toute une jeune génération, en jouant dans un long métrage qui a marqué son temps : *Easy Rider* (1969), de Dennis Hopper (1936-2010). Le secret de sa réussite ? Peut-être que Peter Fonda a joué des rôles que son père n'aurait sans doute jamais envisagé d'interpréter.

Résumer l'intrigue d'*Easy Rider* ne suffirait pas pour expliquer le succès de cette histoire simple d'amitié et d'évasion, qui a pourtant pu diffuser à large échelle et dans la culture *mainstream* des thèmes et des attitudes contestataires appartenant exclusivement à la contre-culture américaine. En outre, *Easy Rider* véhiculait des valeurs et des actions qui étaient contraires à tout ce que promouvait le code d'autocensure (ce qui restait du Code Hays) ayant encore plus ou moins cours à Hollywood à la fin des années 1960. Seule la finale tragique du récit pouvait légitimer que ce *road movie* soit largement accepté par les décideurs et les distributeurs, bien que ce long métrage fût réservé uniquement aux adultes avertis âgés de 18 ans et plus, comme on le classait lors de sa sortie dans notre pays.

Ce succès conjoint de Dennis Hopper et Peter Fonda n'avait pas de commune mesure avec des précurseurs comme *L'Équipée sauvage* (*The Wild One*, 1953), de László Benedek, mettant en vedette Marlon Brando (1924-2004). On aurait peine à imaginer aujourd'hui l'impact — à la fois commercial et culturel — d'*Easy Rider*, au plus fort de la conscription pour la guerre du Vietnam ; aux États-Unis, au moment de la sortie du film, des affiches géantes reprenant des agrandissements des deux motards sur la route étaient commercialisées et très populaires chez les jeunes dans la vingtaine ; on pouvait se les procurer dans certaines boutiques d'art ou chez des marchands itinérants d'affiches qui visitaient occasionnellement les collèges et les campus. L'une de ces affiches montrait, en noir

et blanc, les deux motards d'*Easy Rider* sur la route, et seule la partie où figurait le drapeau américain était en couleurs. Loin d'être contradictoire, la place du drapeau américain dans cette œuvre marquait significativement l'attachement des protagonistes, non pas au gouvernement ou à l'État américain, mais bien à la patrie et aux mythes fondateurs des États-Unis, à l'Amérique éternelle et à ses valeurs de liberté.

Avec *Easy Rider*, les thèmes honnis de la contre-culture étaient simultanément portés à l'écran et partiellement légitimés par les deux anti-héros : cheveux longs, musique rock des Byrds et de Jimi Hendrix, mais aussi liberté sexuelle, drogues et attitude irrévérencieuse. Toutes ces pratiques interdites (ou mal vues par les bien-pensants) comme la consommation de stupéfiants gagnaient alors un caractère « chic », distinctif, identifiant le clan restreint des « initiés » ayant accès à ce qui était interdit et inaccessible aux communs des mortels. Le fait de se déplacer à moto ne faisait qu'accroître cette impression de liberté, que la mise en scène traduisait habilement par ses longs travellings. Le grand écran se prêtait parfaitement à ces images qui d'ailleurs perdaient une grande partie de leur force évocatrice sur un petit écran. La séquence finale, opposant les héros hippies à deux sudistes aux cheveux courts, ne fait que de reconfirmer les camps opposés et les appartenances : d'un côté les contestataires qui refusent le système et choisissent la liberté, de l'autre les *rednecks* qui circulent en camion et qui se font justice eux-mêmes, arbitrairement, au nom du maintien de l'ordre et de la tradition, en continuité avec la logique du lynchage héritée d'une autre époque.

L'année suivant *Easy Rider*, on retrouva cette quête de liberté, l'immensité des grands espaces et la contestation de la jeunesse dans *Zabriskie Point* (1970), de Michelangelo Antonioni, qui reprenait des thèmes similaires et une construction également basée sur une trame sonore rock, ce qui était relativement peu fréquent avant 1970.

Peter Fonda a par la suite participé à de nombreux autres projets ; il a quelquefois travaillé comme réalisateur et producteur, mais il resta marqué par le film-culte qu'il avait façonné avec Dennis Hopper. À sa mort, survenue le vendredi 16 août 2019, Peter Fonda était déjà devenu, depuis longtemps, une légende. ▲